

## **D'un Mai à l'autre**

*Anny Gleyroux Ducom*

### **Le terreau sociétal des années (19)50 à 60**

Enfant du baby-boom, en 68 j'étais, à l'image de ma génération, une jeune femme de vingt deux ans, mariée avec un enfant d'un an, et déjà salariée depuis quatre ans dans une entreprise moyenne située au cœur de Paris. Après des études choisies en chimie industrielle, aucune difficulté pour trouver un emploi de technicienne, passionnant, avec des responsabilités, qualification reconnue et bien payée, dans un labo de recherche appliquée en pleine expansion.

Comme de plus en plus de jeunes de mon époque, nous formions cette nouvelle vague de techniciens diplômés, qui étaient tout de suite intégrés à la production en demande de nouvelles capacités, tant de conception que d'exécution, qui étaient la base de nos métiers.

Si nous avions un esprit rationnel façonné par synthèse et analyse scientifique, la plus part comme moi, était inculte sur le plan politique, sans culture syndicale donc sans esprit critique en la matière. Les enfants d'ouvriers militants épousaient le parti de leurs parents et dans les familles où « on ne faisait pas de politique » c'était pareil !

L'esprit critique et d'indépendance commençait cependant à se faire sentir dans ma génération, nourri et soutenu par la culture environnante qui élargissait l'horizon familial, consciemment et inconsciemment.

Nous étions la génération *Nouvelle Vague*, *Yéyé* et *Salut les Copains* : le vocabulaire, le contenu et les modes de diffusion de cette culture là, déjà nous distinguaient de nos parents : profil classique en quelque sorte d'une génération qui pousse l'autre !

Mais à y regarder de plus près, cet esprit en rupture, dit aujourd'hui de Mai 68, plongeait dans la génération de nos parents, de ceux qui avaient vécu les contradictions terrifiantes et édifiantes d'une guerre telle qu'on la connaît mieux aujourd'hui, suivie par cette Libération dont l'esprit était déjà très novateur, au moins sur le plan social et politique issu du Conseil National de la Résistance.

On pourrait remonter aussi à la Préhistoire, à l'Antiquité, à la Renaissance, aux Lumières, au 19<sup>e</sup> siècle... à la longue lignée des humanistes ni oubliés ni

reniés, mais pour rester centré sur le contexte pré et post Mai 68 le parti pris est d'y entrer par une situation singulière : donc prenons la loupe.

Si l'évolution est un long cycle engageant une génération après l'autre, pour autant rien n'est jamais acquis d'avance, des prémices se cultivent ou avortent, nous militants pouvons en témoigner. Pour ma part, je cultive encore comme un trésor, cet esprit en rupture - prêt à la remise en question s'il doit s'accompagner d'améliorations pour l'espèce humaine. Il a fait ses preuves et doit perdurer.

Alors d'où vient-il ?

Le rapport à la culture prenait son essor et dans les couches populaires en partie grâce aux Comités d'Entreprise, tout en participant contradictoirement, au développement du marché sans que nous le contestions d'ailleurs. Cette culture a fait son œuvre, elle est restée présente en moi comme un essentiel, pour savoir, connaître, comprendre la vie.

Le cercle de l'éducation, avec l'éveil aux méthodes actives de l'éducation populaire, jouait aussi son rôle comme on aimerait que ce soit encore une réalité pour tous aujourd'hui. L'éveil de la curiosité des adultes de l'époque était modèle et ouverture autorisée pour les enfants. Depuis les années 90 on n'apprend plus la préhistoire à l'école et on ne commence la chimie que beaucoup plus tard : hélas, certains gestionnaires de programmes, mus par une politique utilitariste, ont bien compris ce qui ouvrait les yeux des enfants sur leurs grandes capacités et les armaient contre les fatalités !

Peut être afin de prouver que les changements d'éducation étaient bénéfiques, plus que jamais il fallait aussi que nous réussissions et mieux que nos parents : ils ont sans doute là, inconsciemment, nourris cet esprit de compétition vite récupéré par un patronat aux besoins immenses et à l'analyse affûtée.

Pour autant nous n'étions pas encore dans l'individualisme, et le patronage du jeudi, autant que la vie en collectivité dans de haut bâtiments ont sûrement fait œuvre de liant, dans nos esprits en construction, entre vie privée et publique.

Autre élément du contexte pré-mai 68 qui revient en ma mémoire, que nous n'analysions pas à l'époque : la guerre d'Algérie. Au-delà des faits, l'arrivée massive des algériens en région parisienne était pour certains douloureuse car incomprise. (J'habitais à l'époque à Gennevilliers, dans la banlieue rouge).

La xénophobie n'est pas une histoire populaire ni fatale : c'est le résultat de la peur de l'autre qui est exploitée par quelques manipulateurs. Dans les usines les travailleurs français et algériens ont appris à se connaître mais à l'extérieur

et pour beaucoup de jeunes, ils restaient l'étrange, associé à la violence de la guerre.

Malgré toutes ces résistances nous (je) devions pressentir que les fractures du monde ne pouvaient plus être les mêmes ; on suivait les manifs pour la paix dans le monde, la question des luttes pour l'arrêt des guerres colonialistes et contre le racisme : ces faits ont pétris notre(ma) conscience, l'ont imprégnée de culture de paix.

Nous avons appris à vivre avec les algériens immigrés : respect mais pas mélange il faut le dire c'était notre limite. Mais après Mai 68 il me semble que tout a changé sur ce plan là aussi, sans doute signe d'une tolérance qui s'installait progressivement. Je ne crois pas qu'elle se soit perdue car la cohabitation interculturelle de cette époque a généré une nouvelle compréhension et une acceptation de l'étranger, consolidée depuis par le développement des échanges.

Le « *Peace and love* » plus développé après 68, n'était pas pour nous un slogan vide et les concepts de pacifisme et non-violence, appliqués à notre quotidien nous intéressaient particulièrement. Nous y croyions vraiment, et comme beaucoup de ma génération, j'essaie d'y être toujours fidèle : long chemin que celui-là !

La sexualité était aussi inconnue pour la majorité des jeunes que la politique. Il a fallu tout découvrir : de l'exploitation des salariés au planning familial ... et puis la roue a tourné lentement.

Nous étions des jeunes normaux et pas retardés je vous assure ! [Ca c'est pour nos petits enfants.]

### **Et alors en mai 68 ?**

C'est parce qu'elles me semblent être le reflet de la vie sociétale de l'époque que je partirais d'expériences personnelles, pour tenter de mettre en lumière et d'analyser cette tranche de vie. Chacun a vécu différemment ce temps de révolution, c'est par cette pluralité qu'est travaillé le contexte.

Donc, le labo de recherche privé où je travaillais était petit : deux générations s'y affrontaient encore harmonieusement. Le vieux patron débonnaire et fantasque actionnaire et le directeur du labo salarié, jeune ingénieur chimiste dynamique - communiste mais je ne l'ai su que pendant les événements de ce mois de mai 68 - non syndiqué.

Au siège de l'entreprise, il n'y avait qu'un syndicat, FO, qui s'occupait du comité d'entreprise. Nous voyions de temps en temps un militant, ancien

ouvrier de la fabrication Le CE c'était pour moi les cadeaux de mariage et de fin d'année et un peu la sécurité dans le travail. La CGT c'était je l'avoue la grande inconnue donc l'UGICT aussi.

Pas de grève pour nous dans le labo mais un mois où nous n'avons quasiment pas travaillé. J'ai vécu ce temps avec étonnement et excitation intéressée, sans crainte et sans engagement syndical effectif : mais nous avions plus la tête au débat qu'au travail ! Avec le directeur du labo, qui a été pour moi, un passeur politique nous observions ; il disséquait les événements, la situation, l'avenir avec lucidité, passion et confiance.

Si nous avions ensemble à cette époque des rapports hiérarchiques qui distinguaient logiquement les tâches de chacun, nous avions des relations d'égaux qui me paraissaient normales ; nous avions presque le même âge, la passion de la chimie en commun et un esprit de changement des rapports sociaux l'animait, une relation de responsabilité et de confiance existait réellement : quel meilleur parrainage possible pour un premier emploi ? Mes envies de prendre des responsabilités ont toujours été suivies d'effet à cette période : il fallait être offensif et je l'étais avec plaisir ; quant à l'autonomie dans mon activité, elle existait de fait, mon statut exigeant ces capacités de réflexion et d'initiative qui caractérisent les professions techniciennes. [Pour mémoire, notre diplôme de l'époque le BEI est assimilable au BTS d'aujourd'hui, niveau Bac +3].

Ai-je été bien "formatée" dès mon entrée dans le monde du travail ? Pour moi l'évidence, ce que je vivais analysable aujourd'hui, marquera mon engagement dans le syndicalisme et en particulier à l'UGICT : elle est réalité donc possible partout !

Au cœur de l'important développement des catégories Ingénieurs Cadres Techniciens des années soixante, le travail a joué pour moi comme pour de nombreux jeunes acteurs de cette période, encore étudiants ou jeunes ICT, ce rôle essentiel de vecteur d'émancipation et de socialisation, qui deviendra de moins en moins sensible pour les salariés dès les années 80.

C'est sans doute une rupture fondamentale d'avec la génération de nos-mes parents, qui ont du travailler pour vivre alors que nous commençons à vivre en travaillant autrement, même avec passion pour servir sciences et techniques, à découvrir et profiter de la vie, aimer et devenir sans aucune ambiguïté acteur de sa propre vie.

C'est pour moi, une caractéristique forte de cet esprit de Mai, plus instinctif pour l'avant et davantage conscientisé pour l'après.

Une autre expérience a complexifié mon image de l'encadrement et de la nature humaine.

Nous avions un ami qui sortait des *Arts et Métiers*. Nous l'admirions pour sa réussite encore rare dans nos milieux. Un jour à la sortie de l'usine Thomson d'Issy les Moulineaux où il travaillait, j'ai été témoin d'une scène aussi troublante qu'inoubliable : d'un côté une masse de grévistes, à pied et avec des bus, tentait de rentrer en force dans l'usine fermée, pour l'occuper. En face, gardant la porte, des membres de la direction faisaient front debouts ; entre les deux, quelques rares cadres supérieurs, dont ce fameux ami, couchés en travers de la route, comme un fragile et ultime rempart pour barrer le passage aux grévistes. Était-ce fanatisme ou inconscience de la part de ces jeunes cadres aussi dévoués à leur entreprise qu'à leur direction ? Une seule certitude : ils étaient convaincus du rôle qu'ils se devaient d'avoir : ils défendaient leurs idées !

J'ai appris bien plus tard ce qu'était le *look-out* des usines, largement pratiqué par le patronat contre les salariés dans des périodes de crise, et ces faits là m'ont beaucoup interrogée. Je dirais aujourd'hui que j'ai sans doute manqué, à ce moment, de lieux pour les partager collectivement et pour les transformer plus vite en conscience politique.

Une révolution ne se fait pas seulement avec une minorité, fût-elle majoritaire : il y a aussi ceux qui regardent au bord, tout près... pour eux et pour tous, le soucis de théoriser ensemble et contradictoirement une lutte, doit rester autant d'actualité qu'incontournable.

Ces deux cadres sont des personnages historiques vrais, et en quelques sortes des héros de ma jeunesse, non syndiqués mais qui auraient pu l'être diversement si l'UGICT ou la CGC avaient existées dans leur entreprise à cette période. Par leurs rôles et comportements spécifiques et paradoxaux, ils font encore écho en moi. Chacun à sa manière n'est pas étranger à ma façon de penser l'identité multiple et contradictoire qui construit chaque individu et la pluralité que nous formons ensemble, nous le clan des salariés. Cette approche va être déterminante dans l'engagement qui sera le mien plus tard avec la CGT et l'UGICT, car je sais pour les avoir bien connus, combien l'un et l'autre était passionné par son travail, sincère dans ses choix, et qu'ils n'étaient pas des exceptions !

C'est Mai 68, qui m'a fait découvrir, à moi l'enfant de la Libération, combien l'affrontement des idées pouvait être fratricide. Même si le mot est fort nous avons vécu à ce moment, presque des situations de guerre civile au plus près

des familles et entre collègues de travail dans certaines entreprises. (Hors la mienne mais était-elle si rare ?)

Une anecdote plus légère des "événements du Mai" situe aussi cet état de guérilla latente, révélant les angoisses matérielles de certains, ou des scènes digne du marché noir des années quarante, qui renvoie aussi à l'actualité des périodes de lutte actuelles : pendant les grèves il n'y avait pas de transports. A Paris les camions militaires étaient réquisitionnés ; d'autres prenaient leurs voitures, mais à un moment l'essence aussi a commencé à manquer. Par la direction de ma boîte j'ai eu connaissance d'un « filon », un entrepôt perdu au fond d'Aubervilliers, et là, j'ai enfin trouvé de l'essence : *no comment* ! Mai 68 c'était ça aussi !

Nous étions marqués par la période politique, et surtout par la guerre d'Algérie. Je sais que la génération de mes parents cherchait aussi à comprendre ce qu'elle prenait pour des contradictions insolubles, mais je crois qu'ils étaient trop imprégnés de docilité pour aller plus loin. Ils nous ont seulement éduqués comme nous sommes devenus et ce n'est pas si mal puisque on a réussi en quelque sorte une partie de cette révolution de 68 !

A cela c'est ajouté le formidable foisonnement des débats « sans tabous » et les effets d'une science qui développait et vulgarisait la notion de « complexité » intrinsèque à la vie, un regard en rupture qui change toute vision : autant d'éléments qui ont aidés à notre prise de conscience.

Enfin, ces événements, quelque soit la manière dont chacun y a participé, ont contribué à former l'imaginaire simpliste des jeunes de mon époque : et l'imaginaire, n'est-il pas aussi un carburant de l'action ?

« *Etudiants, ouvriers, intellectuels, De Gaulle, Grenelle, bombe lacrymogène, barricades et drapeaux rouges* (à la télé ils étaient noirs mais il y avait les commentaires heureusement), *lutte des classes* » (mystérieuse) et même « *CRS* » (héros négatifs de l'affaire), éléments du contexte devenus mythiques, ont enrichi concrètement nos imaginaires, prenant auparavant pour héros les romans roses et la chevalerie ! Ils ont à eux tous, contribué à rendre incontournable la Révolution de nos mentalités.

J'ai compris depuis que la raison et l'imaginaire sont deux moteurs de l'action, inséparables, se nourrissant l'un l'autre et que l'enjeu toujours présent est que chacun en prenne conscience. Que chacun les mette à l'œuvre en lui, passage obligé pour se retrouver partie prenante du collectif.

Mai 68 nous aura donné un bon coup de pouce, à nous les enfants du baby boom, adulés et protégés, et nous lui avons bien rendu j'en suis convaincue.

Ma découverte de la lutte des classes en 68 « *ceux qui veulent la justice et qui défilent face à ceux qui s'y opposent* »... se précisera quand j'adhèrerais à la CGT. Se mêlant aux théories des féministes, de ceux qui voulaient partir vivre en communauté à la campagne, loin des cadres traditionnels imposés, ces idées traversées m'ont aidée à réfléchir et à changer. Le mélange des genres engagé en Mai 68, on a parlé du chaudron des idées, n'est sûrement pas pour rien dans la recherche de transculturalité actuelle.

De la raison à l'imaginaire, les paradoxes sont à lire et à cultiver dans chaque situation. Si nous n'avions pas eu cette jeunesse « choyée » aurions nous eu cette force inconsciente de ruptures à porter encore plus loin comme nous l'avons fait par la suite ? Et sans l'exploitation des travailleurs et l'infrastructure organisée qui tente de lui répondre en permanence la cohérence de l'époque serait-elle apparue aussi vivement ?

Poser la question c'est commencer à y répondre !

### **Ce qui a évolué ?**

Une certitude : c'est que même après les révolutions, les idées n'évoluent que lentement dans les têtes même si leur cheminement est irrésistible. Ce fût le cas dans la mienne, mais je ne pense pas être isolée dans ma génération, pour ce qui est du rapport que nous entretenons au monde !

Employée dans une nouvelle entreprise, il aura fallu que je sois moi-même atteinte dans ma liberté d'action et de penser, pour que j'aie vers le syndicalisme, lui-même en développement et en transformation : ces deux facteurs (l'état du salarié et celui du syndicat) restent encore aujourd'hui des critères déterminants pour chaque acteur social, sa mise en action et de nouvelles avancées.

En 1971, j'ai choisi de venir vivre à Bordeaux, signe des temps, semi-rupture avec la ville, retour presque aux sources, mais salaires toujours affectés par la zone d'abattement qui pénalisait « la province », justement jusqu'aux négociations de Grenelle.

Pour mémoire avant 68 les salaires hors Paris, subissaient un abattement légal ou du moins admis. A qualification égale je gagnais à l'embauche 75 000AF à Paris et je savais qu'à Bordeaux, l'équivalent se situait plutôt vers 30 000AF ! A 26 ans, licenciée injustement pour faute grave parce que je pensais qu'on pouvait mieux faire pour nos conditions de travail, je découvre que les syndicats peuvent aussi défendre les salariés contre les injustices, bien que dans ma nouvelle entreprise, pourchassés dès qu'ils font une tentative, ils

n'existent pas.

Deuxième certitude, l'application des acquis de 68 ne s'est pas fait tout seul : si cette remarque semble une évidence elle doit rappeler que si la loi est un point d'appui majeur, elle peut rester longtemps lettre morte sans « coup de pouce » des salariés et de l'organisation syndicale sur place pour la faire respecter. Après Mai 68, c'est une tendance qui semble s'amplifier et au-delà on va même voir se développer un patronat « *truand* » qui n'a plus aucun respect ni de la loi, ni des salariés.

Dans les années soixante les nouvelles branches autour de l'automobile, de la chimie, de l'électronique, de l'avionique se développent dans le secteur privé et les catégories nouvelles du salariat, techniciens, ingénieurs, cadres ne trouvent pas souvent d'écho à leurs préoccupations. La création de l'UGIC en 1963 devenue UGICT en 1969, sera suivi d'effets insuffisants dans la CGT, et à plus forte raison dans ces nombreuses entreprises en mutation, parfois jeunes et inorganisées.

Ce manque d'organisation n'a pas empêché les catégories techniciennes d'entrer dans de grandes luttes comme par exemple les bureaux d'études chez Dassault en 66 pour leurs salaires, d'autres dès les années 70 pour réagir aux premières restructurations industrielles et plus tard en 88, les infirmières sur les questions très spécifiques de leur profession. Ce qu'on peut dire c'est que chaque lutte en renforçant la prise de conscience aura dans un double mouvement puisé ses bases dans la conscience d'une nouvelle catégorie mal reconnue et dans les idées portées par l'UGICT, tout en permettant le développement d'une structure spécifique, le plus souvent déjà à l'œuvre dans les parages.

En 1972, dans ma troisième entreprise, je travaille dans un labo d'analyses médicales de la CRAM Aquitaine où quatre syndicats sont représentés. Parce que les syndicats d'entreprise sont un des acquis de la lutte, depuis 68, mes collègues y ont « monté » la CGT au plus près ; auparavant seule une structure départementale, réunissait toutes les caisses de sécurité sociale dont nous dépendons.

Un peu de temps encore pour réfléchir et dès que je suis titularisée, en 1974, j'adhère à la CGT (en demandant à une militante de mon labo si je peux et ce que je dois faire ...). Ici, pas de problème pour ceux et celles qui ont envie de mener vie professionnelle et syndicalisme de front, la place est libre. Il n'y a pas de compétition. Pas de compromission non plus car notre état d'esprit de justice et d'indépendance ne le supporterait pas.



Voilà encore pour moi, un des effets de l'esprit de Mai 68 qui imprégnera notre génération. Les jeunes militants qui m'entourent sont sur ces bases, même si j'en trouve plus loin certains, encore trop attachés à une tradition qui m'apparaît autant injuste qu'inefficace pour l'époque. Que de débats nous aurons pour « changer le syndicalisme », passionnés, confiants et volontaristes mais parfois parasités d'affrontements internes douloureux. Ce dernier élément est sûrement à souligner, comme paradoxe accompagnateur des ruptures et des transformations irréversibles qui s'accomplissent.

On peut regretter nos contradictions, mais elles n'ont pas seulement été négatives et l'engagement des ICTAM dans les luttes, le développement de l'UGICT dans les années 80 et 90, le regard de nos catégories sur nous aujourd'hui, prouvent que dans le prolongement des effets de 68, ces ruptures décisives, ces changements de regard ont nourris l'évolution des mentalités et des pratiques de tous.

Quarante ans après 68, les enfants des soixante- huitards de tous milieux sociaux, salariés, étudiants, sans emploi revendiquent le droit à la citoyenneté et à la dignité : la hauteur des valeurs qu'ils portent est une réponse magistrale aux révisionnistes de tous bords qui voudraient refaire l'histoire.

Que le flou s'installe pour adapter les luttes d'aujourd'hui au souffle du présent, que Mai 2008 ré-ouvre des terrains de confrontations d'idées, est pour moi l'indication que de nouvelles ruptures sont en préparation : sachons en lire les signes et dynamiser ensemble leur avènement, pour être de cette mondialité qui n'a pas dit son dernier mot !

AGD